

OPÉRA-COMIQUE

Le brusque changement de direction au théâtre de l'Opéra-Comique n'a pas été sans produire, dans le monde musical, une assez vive émotion. On ne s'attendait pas, malgré les bruits sinistres depuis longtemps répandus, à voir ainsi se précipiter les choses. Le Parisien s'accoutume aisément à ce qui ne tombe pas d'un seul coup, et la maison branlante lui semble, bientôt, devoir durer toujours. Depuis trois ans, M. Paravey avait établi son règne, place du Châtelet. Le *Roi d'Ys* était la pierre angulaire de son édifice directeur, dont le couronnement fut *Es-tu charmé*. Au lendemain de l'Exposition, les premiers craquements furent signalés dans sa bâtisse. Peu à peu, des lézardes s'ouvrirent, lesquelles n'ont cessé de s'élargir. Le public n'y put pas garde. Que lui importait, au bout du compte, puisque la façade était debout, et qu'à l'intérieur on lui rafraîchissait convenablement les toiles peintes ! Cependant, l'œuvre de ruine allait son train ?

Les mauvaises pièces succédaient aux mauvaises pièces. Quel démon poussait le malheureux directeur à recevoir sans fin des œuvres dont la médiocrité ne pouvait manquer de lui apparaître, et que, parfois, au dernier moment, il ne se résignait pas à monter ? Nous avons eu la le spectacle vraiment pénible d'un grand vaisseau emporté à la dérive, sous les ordres d'un capitaine qui ne savait plus à quelle manœuvre recourir pour le sauver, et qui, tout payois encore, plein de chansons et de musique, se dégréait et se perdait. Nous ne sommes point avec ceux que la chute de M. Paravey trouve sans pitié à cette heure. C'était une nature sympathique, un homme de bonne volonté. Des difficultés accumulées des ses débuts ont eu raison de lui en s'accroissant toujours. Songez à la fâcheuse situation de ces hommes qui se vouent à nos plaisirs, lorsque la fortune refuse de leur sourire et qu'ils sont à la merci de toute espérance.

Au surplus, des maintenant, en ce qui touche le théâtre lui-même, le désastre est réparé. La maison ne branle plus ; le navire a retrouvé un gouvernail et des voiles. Quels sont les projets de M. Carvalho ? Nous ne les connaissons pas encore et lui-même, sans doute, n'a pu, d'ores et déjà, arrêter son nouveau programme. On lui prête l'intention de se consacrer avec une grande énergie à la reconstruction de l'Opéra-Comique à sa place naturelle, où nous l'avons vu si brillant et si joyeux. C'est un souci qui l'honore et dont Paris lui saura gré. Les circonstances, et les malentendus des hommes n'ont apporté que trop de lenteurs à cette œuvre utile, désirée de tous, absolument indispensable à la vie parisienne et qui touche, par toute sorte de considérations, à des questions très hautes.

Mais c'est surtout à l'art qu'il convient de penser — et c'est à lui qu'on pense. Ou est le temps où l'on s'écriait : « La France n'a point d'art qui lui soit propre, elle est et sera toujours la vassale de l'Italie... » Quatre siècles durant, au mépris de notre ancienne histoire, on a répété ces faux jugements.

Nous n'avions pas d'originalité artistique, nous qui avons couvert notre sol des plus sublimes cathédrales ! On ne daignait estimer, dans l'œuvre de nos artistes, que ce qui rappelait l'antique ou l'italien. Grâce à Dieu, nous avons trouvé moyen de nous ressaisir. Nos peintres, jaloux d'exprimer la vérité plénière, s'imposent à ceux des autres écoles par ces deux qualités : la claire franchise, la force nette. Nos musiciens, instruits des leçons les plus sévères, commencent à écouter les chants du peuple. Une grande sincérité est en eux ; plusieurs ont une sorte d'inspiration personnelle incontestable et non contestée. Nous possédons les secrets de science et nous n'avons pas désappris, quoi qu'on en dise, les secrets de l'expansion. L'étranger rend hommage à la particularité de nos œuvres, d'une vivacité spéciale, d'un tour concret, en leur développement. A côté des maîtres affermis dans leur renommée, des jeunes gens se lèvent en nombre, aussi doués d'une sensibilité propre, aux aspirations bien définies ou qui se définissent. La multitude les connaît mal, ne les jugeant que sur des fragments. Eux-mêmes ont besoin de voir leurs œuvres aux lumières, au contact du public.

Le concert les a puissamment aidés en leurs premiers essais, mais c'est à la scène qu'ils tendent, et la scène seule pousse leur talent au meilleur degré d'expansion. Il faut absolument qu'on les mette à même de se produire, sous peine de voir bientôt leurs qualités s'en aller en miettes. La jeunesse attend, justement, de M. Carvalho cette large hospitalité, cette sympathie à ses entreprises sans lesquelles l'avenir serait stérilisé.

Vous ne demanderez si l'on continuera à livrer l'Opéra-Comique au drame lyrique ? Je sais que c'est là une vieille querelle qu'on se plaît à réveiller souvent. En vérité, l'Opéra-Comique est, présentement, victime de son titre comme le fut si longtemps, proportions gardées, l'Ambigu, également comique, où l'on ne faisait guère que pleurer. Lorsque jadis M. Carvalho et, depuis, ses successeurs, ont élargi les données du répertoire, soyez assuré que cela n'a point été, tout d'abord, par préméditation. Forcé est bien aux directeurs de suivre le courant qui entraîne tout le monde. L'art, en ce siècle, a changé d'orientation ; par suite, la production a changé de caractère.

Le genre de l'opéra-comique, issu de la foire, est retourné aux gaites foraines par la voie de l'opérette. D'autre part, le drame lyrique, franc, plein de passion, amoureux du mouvement, inclinant à la vie intime, désintéressé des pompes généralement artificielles du grand opéra, s'est dégagé, précédant la comédie lyrique, dont la formule est confuse, encore. Les entrepreneurs de spectacles avaient-ils à barrer le passage à ce nouveau venu, si vigoureux et si bien de son temps ? Se fussent-ils ligés contre lui, ils ne l'auraient pas arrêté. On ne refait pas, contre les goûts du présent, ce que le vieux temps a fait avec ses propres

goûts. Si Grétry pouvait revivre, il ne retrouverait sûrement pas son idéal, et les œuvres qu'il écrirait seraient, à n'en pas douter, d'une portée toute neuve.

Il est, du reste, un point sur lequel j'appelle l'attention. Ce n'est pas, précisément, d'aujourd'hui que date l'aspiration de l'opéra-comique à se renouveler, à s'agrandir. Que vient-on nous affirmer que les vieux maîtres se sont toujours tenus dans l'illure modérée ! Rien n'est plus faux. Ils ont constamment cherché à y échapper. Le répertoire du dix-huitième siècle abonde en essais de drames lyriques qui, pour n'être pas conçus à notre façon, n'en sont pas moins caractérisés. Drames lyriques, drames d'émotion et non de tranquille bonne humeur, le *Déserteur*, de Monsigny ; le *Montano et Stéphanie*, de Berton ; le *Richard Cœur-de-Lion*, l'*Aucassin et Nicolette*, le *Comte d'Albert*, de Grétry. Œuvres d'émotion, drames lyriques, la *Folle par amour*, de Dalayrac, la *Stratonice* et le *Joseph*, de Méhul, le *Paul et Virginie*, de Kreutzer.

J'en pourrais citer bien d'autres, mais il suffit. Les arlequinades ont à peu près disparu dès 1750. On voit les musiciens se préoccuper de plus en plus de l'expression juste, et les poètes s'attacher à les mettre toujours davantage aux prises avec des situations serrées, d'un intérêt dramatique aussi intense qu'il est en eux. Le commentaire orchestral suit du même pas. A l'Académie royale de musique, on chante les dieux et les héros. A l'Opéra-Comique, la simple humanité s'indigne.

La différence des genres se marque en ce point bien plutôt que dans le mélange de chants et de dialogue. On joue, certainement, des *Fêtes du village voisin*, des *Nouveaux Seigneurs du village*, des *Rendez-vous bourgeois*, mais il est prouvé qu'on joue encore bien autre chose, et d'un ton qui, même alors, paraît plus relevé. Les compositeurs qui n'ont point accès à l'Académie royale entendent se montrer aussi savants, aussi virils, aussi émouvants, aussi héroïques même que leurs confrères de la tragédie musicale. *Montano et Stéphanie* évoque la noire jalousie, *Aucassin et Nicolette* et *Richard Cœur-de-Lion* se déroulent dans des milieux chevaleresques. Quelque chose se crée. L'opéra-comique primitif est en véritable transformation. La route est ouverte à *Zampa*, aux *Mousquetaires de la Reine*, à l'*Etoile du Nord*. Je ne discute point des partitions ; je note seulement ces tendances et tout se déduit.

Il eût été plaisant, à la fin du dernier siècle, qu'on protestât contre les nouveautés de Grétry et de Méhul au nom de la restauration des arlequinades. Or, remarquez que ceux-là ne forment pas de moins étranges protestations qui débâtèrent contre le drame lyrique actuel en souvenir des anciens opéras comiques. En vérité, toute chose a son heure. On ne revit point les âges vécus et l'on ne recommence pas leurs œuvres.

Certains s'imaginent que, pour avoir des pièces à l'ancienne mode, il ne s'agit, pour un directeur, que de les commander. Eh ! non. L'expérience atteste que les pièces commandées ne valent jamais rien. Il faut laisser toute liberté à la verve des auteurs et choisir en ce qu'ils apportent. Si j'étais M. Carvalho, je n'aurais garde de signaler jamais aucun sujet à personne et de recevoir par avance des ouvrages suggérés, et non jaillis de source. Savez-vous bien que nos jeunes musiciens ont plus de vingt partitions, actuellement terminées, à mettre en ligne ?

A la place du nouveau directeur, je convoquerais les compositeurs, je voudrais entendre lecture de leurs drames ou de leurs comédies en musique. S'il se rencontrait, dans le nombre, des *Visitandines* et des *Ma tante Aurore*, selon notre humeur d'aujourd'hui, je m'empresserais de les recevoir ; mais, sous aucun prétexte, je ne dirais à quelqu'un : « Faites-moi *Ma tante Aurore* ou les *Visitandines*. » On devance quelquefois son époque, très rarement ; mais on ne la ramène jamais en arrière. L'important est de se rendre compte de tout ce qui s'est conçu, rêvé et exécuté à l'écart, en conscience et par passion d'art. A consulter ce répertoire spontané, on a chance de découvrir un *Faust*, une *Carmen*, un *Roi d'Ys*. La commande ne mène presque jamais qu'au pastiche, à la platitude ou à la stérile amplification.

FOURCAUD

ECHOS DE PARIS

Rencontre hier, à Auteuil, M. Deville, le conseiller municipal du sixième arrondissement, qui a pris, on le sait, une part active à la question des courses au Conseil municipal.

M. Deville nous a confirmé la nouvelle donnée par le *Gaulois* du départ de M. le comte d'Haussonville pour l'Espagne.

M. le comte d'Haussonville part aujourd'hui même pour Villamanrique.

M. le duc de Doudeauville, dont le nom a été naturellement prononcé à la suite de la retraite de M. Bocher, est actuellement en villégiature, avec Mme la duchesse de Doudeauville, chez sa belle-sœur, à Cannes. Il ne rentrera pas à Paris avant une douzaine de jours, à moins d'événements importants.

Nous avons dit hier que douze amis de Monseigneur le comte de Paris faisaient, chacun à tour de rôle, un service de courtoisie auprès de sa personne.

Nous avons cité onze noms, nous avons omis le douzième. M. le comte de Saporita, qui appartient à une des familles les plus ardemment royalistes du Midi.

Mgr d'Hulst a parlé, hier, à Notre-

Ce qui se passe

GAULOIS-GUIDE

Aujourd'hui

A une heure : à l'hôtel Drouot, salle n° 1, vente des œuvres du sculpteur Madrassi.

A deux heures : à la Chambre des députés, interpellation sur le pari mutuel.

A huit heures : à l'Opéra, rentrée de Mme Melba dans *Rigoletto*. Pour les privilégiés : répétition générale, aux Nouveautés, du *Petit Savoyard*, pantomime en trois actes.